



refuge

Je n'ai pas de nom et ceci est mon histoire : l'histoire d'une vie passée à courir derrière mon ombre.

Qui suis-je ? Chez le commun des mortels, cette question appelle une réponse limpide. Je m'appelle John, je m'appelle Rosanna, je suis une femme, je suis un homme, j'y travaille. Tenez, voici une photo de mes parents prise il y a cinquante-trois ans. Oh, et j'ai vu le jour dans le Colorado, et mon arrière-grand-père était trappeur, et...

Rien de tel en ce qui me concerne. Ce que j'étais, ce que je suis, je l'ai recomposé, dénaturé, inventé, qui sait ? comme si l'affaire ne dépendait que de ma seule volonté.

Regardez-moi, ai-je parfois demandé à celles ou ceux dont je croisais la route. Que voyez-vous ? Soyez honnêtes, j'ai besoin de votre honnêteté.

Certains ont ri d'un rire forcé. D'autres ont baissé les yeux ou se sont détournés. Personne ne pouvait me dire qui j'étais ni ce à quoi j'étais destinée.

À présent j'attends, avec la prescience de celle qui *sent* qu'elle sera bientôt rassasiée. Par qui, par quoi, comment ? Dame Fortune se fait les griffes.



Je suis arrivée à New York en hiver. Je suis descendue au terminal des bus, à l'angle de la 42^e Rue et de la 8^e Avenue, nuitamment comme il se doit. La faim me creusait l'estomac. Un café clair, une louche d'œufs brouillés jetée dans une barquette en polystyrène, quelques barres protéinées : j'ai dépensé sans hésiter l'argent qui me restait. La neige était furieuse et j'allais lourde de rêves, courbée face aux rafales, serrant sur moi les pans de ma pelisse.

J'ai rencontré un homme. Nous avons bu, nous avons parlé, dormi un peu et puis, obéissant aux injonctions de l'aube, je suis ressortie. La nuit hésitait encore lorsque de secs tentacules cinglant le trottoir tels des fouets se sont enroulés autour de mon âme et m'ont entraînée vers le parc.

Je me suis laissé faire. J'ai franchi les grilles. J'ai sillonné le côté sud, aux abords du zoo, j'ai contourné un étang, j'ai fini par trouver un endroit qui me convenait et puis j'y suis restée, recroquevillée, au chaud.

Les visiteurs sont rares dans cette partie rénovée. Aujourd'hui comme tous les jours, fermeture à 17 heures. Le portail de bois claqué, une main gantée tourne la clé dans la serrure, me voilà tranquille. Avant cela ? Trois boy-scouts, un ornithologue, une vieille dame enrubannée de chagrin, et moi, repliée, alerte comme toujours, vigilante, jusqu'à ce que les mots "silence" et "complet" deviennent indiscernables.

Dans les feux du crépuscule, j'écarte les branchages, observe la forêt de verre, de béton et d'acier.

J'ai appris à connaître ces buildings. Celui avec le toit en cuivre et les deux grandes cheminées, celui dont m'a parlé Patricia : celui-là en particulier m'attire. Mille lucarnes, plus d'existences encore. La nuit

venue, je laisse mes yeux glisser à la surface, l'acuité de mon regard surmultipliée.

J'ai volé des jumelles posées sur un banc, l'autre jour, elles étaient là, qui m'attendaient. Furtivement, je me suis coulée derrière les deux garçons qui s'embrassaient et je les ai raflées. Ils ont mis un moment à se rendre compte de leur disparition. Ils les ont cherchées pendant quelques minutes, moins affolés qu'incrédules, mais la réserve allait bientôt fermer ses portes, le temps jouait contre eux. L'un des trois gardiens (le plus vieux, celui avec la moustache sel et poivre gris, promenait sa lampe torche vers des recoins absurdes, eh bien, les gars, mauvaise nouvelle, et voilà, désormais, les jumelles sont ma propriété. Comme le sac en toile Barnes & Noble de la promeneuse à la doudoune jaune moutarde, l'autre jour. Sandwich avalé, eau minérale bue, livre gardé (*L'Attrape-cœurs*, corné aux deux tiers), une écharpe en laine, j'ai éparpillé le reste au milieu du sentier : trousseau de clés, portefeuilles, bâton de lipstick mauve, carnets, cartes, tickets, au petit matin tout avait disparu. Attends mieux. Un jour le Soleil engloutira la Terre, et c'en sera fini des images et des mots.



L'histoire est simple : j'ai erré, dix ans, vingt, cinquante et davantage, et c'est ici que ma route s'achève, parce que, pour finir, j'ai entendu l'appel. Je patiente, j'épie en patientant, je ne me lasse pas des hommes. Cruels, mauvais, sublimes ? Je veux les connaître plus encore. Les conquérants au galop vif, les idiots plongés en leur brouillard, les lestés de tristesse, les légers d'espoir, les bénis d'oubli, les vieux englués, les jeunes aveuglés... Je ne suis pas fatiguée : ni des joggers, ni des chorales, ni des enfants, ces cris perpétuels en mouvement tractant des cerfs-volants en forme

de dragons chinois au-dessus des cimes ; ni même de ce clochard à la tignasse de givre, pardon monsieur, où vont les canards quand l'eau du lac est gelée ?

À présent, la nuit roule ses nuages ardoise fabriqués par décembre, des effluves de métal flottent dans l'air, les gens rentrent chez eux et je les imagine, riant ou en prière, calfeutrés, la bouche pleine de viande, d'astuces et d'anathèmes.

Le dernier homme à avoir quitté mon sanctuaire portait un long manteau noir et ressemblait à un elfe frappé d'exil. Des écouteurs vissés sur ses oreilles le protégeaient du monde et lui en offraient un autre, saturé de vacarme. Je me tenais là, à dix pieds derrière lui, curieuse comme jamais, et je sentais sa souffrance se déployer en volutes. Sous la mèche corbeau, le regard éteint. Que se reprochait-il ? Où étaient passés ses vrais amis, en quelle année avait-il cessé de rêver, depuis quand n'avait-il pas fait l'amour ? Finirait-il pendu à un vieux chêne, un jour ? Quelle était *son* histoire ? J'aurais pu lui poser la question. J'aurais pu bondir, aussi, le délivrer du poids de vivre, mais je n'en ai rien fait. Laisse les hommes souffrir, m'avait recommandé Patricia, c'est ainsi qu'on les connaît le mieux.



Nuit, lune à demi cachée, moi ramassée sur ma couche, frissonnante, humus et neige molle, cils ourlés, yeux grands ouverts. Au-dessus de mon ombre : souple et sèche ramure du fusain d'Amérique.

Regarde-moi, toi dont j'ignore tout à cette heure. Cherche-moi tandis que mon esprit, lentement, se laisse couler vers les abîmes du rêve originel, le pays des âmes grises, agglomérant, pareil à l'oiseau qui

fabrique son nid, fragments de vie, souvenirs obscurs et mots volés à d'autres.

Mais ce n'est pas du vol, me dis-je au moment où, dans les âtres de la ville, les bûches commencent à s'écrouler et que mon cœur se tapisse de flocons : les mots n'appartiennent à personne.



En cette chute appelée sommeil, en ce tourbillon qui me disperse, quelque chose en moi se sent guidé.

Je rêve.

Pour l'heure, c'est comme voler au-dessus d'un paysage baigné de lumière, de vallées verdoyantes et de forêts immenses, au commencement des temps. Je suis partout, et je ne suis nulle part. Une voix m'appelle, que je n'ai jamais entendue encore et qui, pourtant, me semble familière.

« Ne crains rien, mon aimée. Tu dors, comme tu as dormi pendant la majeure partie de ton existence pour te préserver de l'âpreté des hommes, t'enfonçant si pesamment dans la grisaille qu'il t'est parfois arrivé de te demander si ce n'était pas la vie qui était un rêve et la mort son pendant.

» Ne doute pas ! Les plaines que tu as arpentées, les forêts, les rivières que tu as franchies, ne sont pas plus grandes ou profondes que toi. L'âme des hommes et des femmes qui t'ont tendu la main, de ceux qui t'ont porté secours, des autres, aussi, qui ont voulu te faire du mal, ces âmes n'ont jamais valu plus que la tienne, car toutes sont égales, et toutes sont la même.

» Bientôt viendra le moment de vivre pour de bon, complète et entière. Entends ceci : le temps n'est qu'un caprice. Vole encore, vole plus loin, pars à la rencontre de toi-même, explore le récit qui te tisse et te compose. Marche au-devant du soir, de cette nuit dont les étoiles débordent. Baisse-toi dans la pénombre, capture la poudre d'or, porte-la à ta bouche. Le chemin que tu arpentés, je le connais aussi. Le vallon où soufflent les vents, les crocs luisants de l'ennemi, la falaise où s'effrite la vague, voilà le monde qui s'offre. Longtemps, des mains t'ont retenue ; on t'a trompée, raillée, niée, on a voulu te passer les chaînes. À présent, rendue à la clarté du jour, tu es libre. Mesure l'espace qui te sépare de l'herbe, du cosmos, de l'insecte, de la chanson, de l'homme même et constate, je te prie, que cet espace n'est rien.

» Puis, ton périple achevé, rejoins-moi, ma précieuse, pour que nous nous perdions l'un l'autre. Car quelle différence entre ce que tu es et ce que je suis ? Nous le savons : chaque atome qui me constitue est également tien. Ton cœur bat dans ma poitrine, un même air circule en nos poumons, nos pensées s'entrelacent et les mots que j'articule, c'est toi qui les prononces.

» Garde-toi des dogmes et des pensées ; ce que nous sommes ne figure dans nul dictionnaire, et aucun symbole ne le referme. Si notre amour a un nom, qu'il ne soit jamais prononcé, mais montré seulement, comme l'enfant désigne le champ de fleurs, le vol des oiseaux, ou les myriades peuplant la nuit. Nous allons, voilà tout.

» Et sois-en sûre : bientôt, nous pourrons nous défaire de nos déguisements et de nos masques, des pieds à la tête, et dire adieu aux hommes. Bientôt, tu verras le monde tel qu'il est. Nous sommes des feuilles, des herbes, des racines, des écorces ; nous sommes deux rocs, deux maisons, deux enfants, deux arbres poussant côte à côte sous le vent face à la mer. Nous sommes deux fauves guettant les troupeaux, deux insectes

creusant la terre, deux poissons fendant les flots, deux rapaces griffant les cieux, deux lunes impavides attendant d'être réunies pour ne plus faire qu'une seule. »

Qui est cet autre qui me parle ? Tandis que je sombre en ce "moi" aussi obscur qu'un puits, hantée d'images dont je ne sais plus si elles procèdent de ma mémoire ou de ma seule imagination, attentive au vert d'un regard, au vif-argent d'une griffure, à ce museau furetant à travers la broussaille, la question m'abandonne, lentement, comme une mue se décompose, et je plonge en mon passé.



batailles

Père, est-ce que Walt Whitman va venir nous sauver ? Une image parmi d'autres : assise sur mon lit, livre en main, au sommet d'une tour du château, j'observe l'auteur de mes jours, casque sous le bras, sa lourde armure cliquetant. Dans un fourreau de cuir piqué, son épée bat son flanc. Son regard est vide, il s'avance à la fenêtre et prend place sur un coussiège pour contempler la forêt brune, notre royaume. Walt Whitman n'est pas de ce monde, lâche-t-il, et, s'il l'était, il ne pourrait rien pour nous. Puis, se tournant dans ma direction. Quant à ta mère, elle est morte. Et je hoche la tête car au fond, tout au fond de moi, je le savais déjà.

Une fois, trois fois, son poing ganté s'en vient cogner le pilier central, avant qu'il revienne à moi et me raconte ce qui s'est passé. Je suis ailleurs tandis qu'il parle, je suis avec ma mère, dans une clairière parsemée de fleurs blanches, un rayon de soleil tombe sur l'herbe fraîche, une tache de lumière s'élargit. Il est question d'une traîtrise, d'une embuscade. Il est question d'un galop éperdu, d'un roi tombant à genoux devant un corps inanimé, d'un hurlement au fond des bois.

Qui est mort, qui a parlé, qui existe ? Qu'allons-nous devenir ?

Mon père, mon roi, se tourne de nouveau vers moi, comme si j'avais prononcé ces mots à voix haute.

Des guerriers en deuil, murmure-t-il. Des spectres. Des perdus, des sauvages.

Sur sa figure, les larmes tracent des rivières. Nous n'en resterons pas là, lâche-t-il encore, défiant le ciel oublieux. Nous ne laisserons pas cet affront impuni. Nous débusquerons l'ennemi dans les entrailles de sa forteresse, et nous lui livrerons la plus farouche des batailles.

L'ennemi. Le loup.

Mon père se lève et je vois, dans son regard, battre une folie d'hiver.

Le loup...

Du plus loin qu'il m'en souvienne, nous l'avons toujours craint : le sombre, l'ébouriffé, la grimace carnassière que nous renvoie le miroir.

Car pourquoi nous déchirons-nous, depuis la nuit des temps ? Qui peut nommer l'origine de notre haine ?

Interrogés, mes maîtres et mon précepteur se murent dans le silence ; mon père, lui, abat sa main sur la table de chêne. « Suffit ! »

Seule ma mère me répondait parfois. Le loup, disait-elle, c'est celui qui nous observe ; celui qui nous attend, celui qui voit clair en nous. Et tu sais pourquoi ? (Je secouais la tête.) Parce que c'est ce que nous pouvons devenir si nous n'y prenons garde. Le loup : l'expression ultime de notre rage. La fureur, la douleur, ce qui sort de l'âme quand on la blesse ou qu'on la presse trop fort...

Nos ombres tremblaient sur les pierres dégrossies du mur, et je claquais des dents, me renfonçant entre les oreillers de plumes. Et ma mère, pensive, suivait de ses doigts de princesse le dessin de ma figure d'enfant.

Chaque hiver, il fallait faire la guerre. À la table du banquet, au soir du solstice, mon père se dressait, vibrant de colère. Sous le regard de ses hommes, il entonnait un long discours sur la fourberie proverbiale de

l'ennemi, levait son verre, répandait le vin noir, attendait la clameur. Le lendemain, au crépuscule, on le retrouvait dans la grand-cour à la tête de ses troupes, les torches brillant au-dessus du cliquetis des armures et des lames, les montures piaffaient. Et c'était le départ, le tumulte ravageur ; lentement, le pont-levis était remonté et la main du chambellan serrait la mienne à l'en broyer, cependant qu'une poigne plus puissante encore enserrait mon cœur et que je dirigeais mes pas vers la vieille caravane bosselée trônant au milieu de la cour où résonnaient parfois, si l'on prêtait bien attention, les mots d'ailleurs de Walt Whitman.

Mon père revenait toujours. Blessé, parfois, fourbu souvent, triomphant un jour et l'autre impitoyablement défait. Au vrai, il était impossible de savoir si nos progrès étaient significatifs, si les batailles que nous menions étaient d'un quelconque secours, impossible de savoir où se terraient les loups, quel était le nom de leur chef, dans quelle forteresse ils se retranchaient et si toute cette folie prendrait fin un jour.

Au fond de mon lit, quand venait enfin l'aube, il m'arrivait, écrasée d'amertume, de songer que, peut-être, dans la plus haute tour d'un castel lointain, une louve fillette pleurait, elle aussi, meurtrie par l'absence des siens, et incapable de comprendre au nom de quoi nous nous infligions ce supplice.

Ce ne sont pas des loups que nous combattons, avait déclaré un jour le chambellan à mon père, pensant qu'ils se trouvaient seuls, alors que l'enfant unique de son maître s'était glissée à leur insu derrière une tenture. Ce sont nos ombres. Et mon père, se retournant d'un bloc : redis cela une fois, malheureux, une seule et, que l'orage m'en soit témoin, je te passe par le fil de l'épée.



Voilà où je pensais vivre alors : moi, la fille de souverain, la sans-nom, la sans-mère, la tremblante, perdue au cœur d'un monde de guerre et de fantômes.

Je me pelotonnais dans les recoins. Je me cachais sous les tables. Je me réfugiais dans les livres, celui de Walt Whitman plus que tous les autres, notre protecteur, notre dieu obscur, dont je savais désormais qu'il n'était "pas de ce monde". On ne me parlait guère et, quand on me jetait quelques paroles, c'était pour ne rien me dire. Beuveries, heurts et fracas, nuits sans sommeil, noir hachuré. Des doigts tendus dans les ténèbres : les miens, que personne ne voulait voir.

Au cœur de la pénombre, j'appelais mon père.

Il n'est pas là, me répondait-on. Cesse de te plaindre, si tu crois que ça le fera revenir.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il neigeait toujours ?



Ma forêt était devenue un royaume de silence.

La vie nous quitte, annonça mon père un soir, frappant son armure de son poing, et je ne parle pas de la nuit, hélas ! ce que je pressens est autrement lugubre.

Et j'aurais voulu, moi, sa fille, me serrer contre lui. Et je ne le faisais pas.

La tendresse ne nous sert de rien, assena mon père encore, et l'on aurait dit qu'à moi seule ces paroles étaient destinées, tandis que je demeurais figée, à regarder les montagnes pétiller dans les brumes, et parce que la lune, cette nuit, avait décidé de briller par son absence, bientôt on ne distinguerait plus rien, ni l'escarpement du Saut-aux-cerfs dessiné au charbon noir, ni les ruines fières de Krakenwood, ni même les contours du NoirLac qui à présent, malheur ! était assez gelé pour qu'un bataillon hérissé de piques et d'argent le traverse.

Nous allons ériger une muraille, annonça mon père, nous ne devons pas sous-estimer l'ennemi, la trêve n'est qu'une digue piteuse érigée face aux flots déchaînés, ne crois rien et tu craindras moins encore, ma fille, observe, apprends, apprends sans relâche.

Et, bien sûr, je connaissais ce regard et je savais pourquoi il aimait se tenir ici, au sommet du donjon, car comment ne pas se sentir plus

grand, en ces hauteurs, comment ne pas se croire important, dominer les choses et dominer les êtres ? Mais je brûlais de descendre dans les vallons, moi aussi, à m'en rompre les os, à m'en user l'être et le vouloir, je rêvais d'arpenter en glapissant les noirs sentiers bordés de neige, certaines nuits je me voyais à la tête d'une meute hurlante et mon père n'était plus là.

Et j'étais sur le point de dire à mon père que je voulais me battre moi aussi, que je ne pouvais plus rester là, ô dieux, furies et Grand-Esprit, ô toi, Walt Whitman, ô univers sensible ! à attendre que le monde se délite, lorsque des coups se mirent à pleuvoir sur la porte. Entrez ! grogna mon père et le chambellan trébucha, à bout de souffle, sa longue cape grise encore mouchetée de flocons. Jadis, il se serait incliné avec déférence et aurait présenté mille hommages contrits, mais ce temps était révolu, n'est-ce pas ? Qui se souciait encore de l'étiquette, des convenances ? Nous étions entrés dans une ère nouvelle. La main de mon père était posée sur la poignée de son épée, prête à faire jouer l'acier.

Que se passe-t-il ? demanda-t-il, et le chambellan relève la tête.

Ce qui se passe, Votre Majesté, c'est que deux de nos émissaires ont été retrouvés pendus au Grand Orme, que les dieux nous viennent en aide, bredouilla-t-il.

Silence.

Deux émissaires... répéta enfin mon père, deux émissaires. Et le troisième ?

Le chambellan n'osait pas affronter son regard.

Le troisième portait un message cloué sur le torse. Ils refusent nos conditions, refusent de s'asseoir à la table, exigent que nous leur cédions le Domaine des Roches, et les champs, et les mines, alors seulement, affirmement-ils, nous pourrions discuter, voilà ce qui est écrit, Votre Majesté, et ils vous donnent trois jours. J'aimerais être porteur de meilleures

nouvelles, nous avons tenté de suivre leur piste mais avec la neige les traces s'effacent, et puis nous nous disions que cela pouvait être un piège, il y a des précédents.

Ainsi soit-il, tonna mon père, une main posée sur mon épaule. Convoquez le Conseil. Si c'est la guerre qu'ils veulent, c'est la guerre qu'ils auront, cette fois, ils ont franchi la barrière de trop. Qu'est-ce que vous faites encore planté là ? Le Conseil, vous dis-je !

Le chambellan fit claquer ses bottes et rejoignit les escaliers au pas de course. Je levai les yeux vers mon père. Il secoua la tête. À notre tour, nous descendîmes. Les gardes du donjon se raidissaient à notre passage, l'acier des hallebardes flamboyait dans la nuit. Déjà, autour de la vieille caravane, les torches grésillaient, les dignitaires se rassemblaient. Le pont-levis était tombé. Là-haut, sur le chemin de ronde, on s'agitait aussi. Des ordres fusaient, les chevaux hennissaient, leurs sabots martelaient les pavés là où la neige avait été déblayée. D'un mouvement de menton, mon père désigna nos quartiers. Que fais-tu là encore ? demanda-t-il, comme si j'étais devenue une étrangère à ses yeux, regagne la tour, allez ! Je secouai la tête. C'est si injuste ! Il me sembla le voir sourire, et un frisson me saisit tandis qu'il s'éloignait vers sa garde, mon cœur cognait si fort ! et lui ne disait plus rien : pas de « je vais revenir » ou « n'aie aucune inquiétude », alors, résignée, je traversai la cour, l'âme plus lourde qu'une enclume.

Quand je régnerai... songeai-je et, dans ma tête, la phrase s'arrêta, un pas au bord de l'abîme. Quand tu régneras, compléta une voix d'enfant lointaine qui, pourtant, venait de moi, cela voudra dire que ton père sera mort, et il n'y aura plus de royaume, alors, tu seras plus seule que tu ne l'as jamais été.

Dans la glace de mon armoire : rousse, une hallucination.